

Alfred se mit à genoux, colla son oreille entre le panneau inférieur et le sol.

Un grattement vif, continu, entrecoupé par des reniflements prolongés [se] [faisait entendre.

—Je voudrais bien savoir qui peut gratter et renifler de la sorte, murmura l'artiste. Si c'est un rat, il besogne dur ! mais un rat ne mène pas semblable vacarme avec ses fosses nasales ; évidemment, ça doit être un autre animal !

Comme pour justifier cette réflexion, un aboiement doux et joyeux atteignit son oreille.

—Oh ! oh ! ça change la thèse, reprit Alfred.—Zoé, Zoé, ajouta-t-il, les lèvres plaquées à la solution de continuité qui existait au bas de la porte.

A cet appel, les grattements redoublèrent accompagnés de légers aboiements à peine perceptibles.

—Zoé ! ma foi, c'est bien Zoé. La chère petite ! Heureusement que Caroline m'avait chargé de l'emmener. Je lui devrai sans doute la liberté. Mais voyons, il ne faut pas perdre de temps ; j'ai mon couteau, établissons des rapports plus directs avec le sauveur que le ciel m'envoie.

De son côté, il voulut creuser ; mais aussitôt son couteau s'ébrécha sur un corps dur qui occupait toute la largeur de la porte.

—Pas de chance ! fit-il. Encore, si j'y voyais clair ! Au reste, on peut écrire les yeux fermés ; essayons.

Et le captif, tirant de sa poche un petit portefeuille garni de son crayon, en déchira une feuille au hasard, traça dessus quelques mots, et cria :

—Zoé !

La chienne répondit par un jappement.

—Zoé, chez Alphonse ! continua notre héros, en glissant son billet sous le lambris.

Un silence complet régna pendant près de deux heures.

Accroupi contre la porte, la respiration suspendue, Alfred essayait de surprendre le sens des sons qui bruissaient à l'extérieur.

Le temps pour lui coulait avec une lenteur désespérante.

La fièvre, tour-à-tour, brûlait et glaçait ses membres.

A la fin, des aboiements successifs et des pas résonnèrent. Le jeune homme tressaillit, et se leva.

Il avait reconnu la voix de son ami Alphonse Mougenot.

La porte de la cave fut enfoncée ; le prisonnier extrait de sa géhenne et l'on entra en explications.

La maison où Alfred avait été claquemuré était uneasure abandonnée, bâtie sous le Carouge. Le nom des deux individus auteurs du guet-à-pens, dont il avait failli devenir victime, demeura toujours un mystère. Mais Alfred supposa, avec raison, que c'étaient des hommes aux gages du père de sa maîtresse et que le dessein de ce dernier était de le jeter à bord d'un navire pour le transporter dans quelque lointaine partie du monde. Néanmoins il fallait se taire ; il sut être discret. Quant à sa belle amante, on apprit d'abord qu'elle voyageait pour cause de santé, puis qu'elle était morte.

Alfred ne versa pas une larme : son cœur n'avait plus d'écho.

Il vécut d'ivresse, sans s'enivrer ; de tourbillons, sans s'étourdir ; de vertiges, sans perdre la tête.